[illegible] arriveront. Les plus [illegible] le vent debout qui [illegible] disent qu'ils met[illegible] un quart pour accomplir [illegible]

[illegible], dont la jeune gloire auréole ne [illegible] pas fruste, trompera ces prévi[sions]. [illegible] ne lui faudra pas une heure pour [franchir] la distance qui sépare Roubaix de [illegible]. Et encore nous apprendra-t-il [illegible] l'heure « qu'il avait la flemme au [illegible] et lit des jeux derrière Beaumont et [illegible] Garros. «

[Les] minutes passent. Et la fièvre renaît [chez] ceux qui sont là, et dont la pensée [va] bien plus vite encore que les Védrines, [que] les Garros, que les Beaumont.

[Mais] tout à coup, un cri qui se fait en [un] instant clameur, puis le «garde-à-vous» [d']un petit clairon d'infanterie en vigie sur [un] observatoire, et le pétard qui prévient

Gibert passant devant les tribunes

l'aviateur que là est le port d'escale. C'est qu'un point noir a paru à l'horizon et grandit. Il semble qu'un oiseau a déployé ses ailes. Et c'est, en effet, l'oiseau de Védrines qui, rapidement, descend, rase le faîte des hangars et se pose d'un coup sur le sol, cependant que la « Marseillaise » monte dans les airs qu'il vient d'abandonner.

Les vivats roulent d'un bout à l'autre de l'aérodrome. Les chapeaux et les mouchoirs s'agitent — et un bataillon serré de reporters encercle Védrines pour tirer de lui — je le suppose — quelque phrase lapidaire.

Mais un petit enfant déjà a eu un mot amusant, au spectacle de Védrines atterri et à qui on fait embrasser la fillette de M. Delanoé, président du Comité : « Le monsieur a donc gagné une petite fille ? »

Védrines escorté va vers son hangar. Bientôt ses concurrents suivront ; bientôt les mêmes acclamations vibreront dans l'air, vaste domaine désormais asservi et l'hymne de victoire sonnera, à chaque arrivée, cette étape nouvelle de la conquête.

CH. D-L-R.

Un lever de rideau

Un biplan militaire évolue à quatre heures vingt, au-dessus de l'aérodrome.

Le beau spectacle auquel on allait assister, aussi eu un lever de rideau.

Nous arrivons à l'aérodrome au moment où les ouvriers se mettent à l'ouvrage.

Vers quatre heures vingt, se fait entendre, tout proche, le ronflement d'un biplan, à 600 mètres environ de hauteur.

Ce sont des aviateurs militaires qui effectuent une reconnaissance.

Partis à 4 heures cinq, de l'aérodrome de la Brayelle, où sont arrivés mardi les aéroplanes militaires, le capitaine Etevé (pilote), et le lieutenant Marzac (observateur), sont venus vers la frontière du côté de Roubaix.

Ils durent atterrir à Guesnain, près de Douai, pour demander leur route puis ils survolèrent Lens, Carvin, Lille, Roubaix et retournèrent à Douai par Pont-à-Marcq, ayant fait un trajet de 140 kilomètres environ.

Seconde reconnaissance aérienne

En même temps que le biplan du capitaine Etevé, celui des lieutenants Cheutin (pilote), et Leclerc (observateur), prenait son envol à la Brayelle pour aller reconnaître la frontière vers Tournai, et observer les débouchés des forêts de Marchiennes et de Raismes.

— « Nous avons dû atterrir à Aniche, dans un champ de betteraves, à 5 heures 20, nous dit le lieutenant Leclerc ; un brouillard très épais et très bas nous empêchait de savoir où nous étions. J'ai ramis l'hélice en marche et repris ma place dans le biplan, pour arriver à la Brayelle à 5 heures 45.

« Nous allons maintenant faire des reconnaissances vers Calais que nous rejoindrons en même temps, croyons-nous, que les concurrents du Circuit Européen. Peut-être atterrirons-nous cependant au champ des Bruyères, à Saint-Omer. »

C'est vers dix heures que les officiers aviateurs, revenus à Roubaix, en automobile, nous ont renseigné sur leurs matinales randonnées. Jusque-là, nous avions attendu les événements dans la cabine, sous la tribune d'observations, où nous essayons de nous reposer ; mais, près de nous, des ouvriers achèvent bruyamment le montage d'un hangar.

Sur la route, les buvettes s'ouvrent une à une et les débitants se souhaitent bonne chance, tout en paraissant fort inquiets, tellement le vent fait rage.

LE SERVICE D'ORDRE

Les gendarmes commencent à arriver vers six heures et demie, trois compagnies du 43e, la 7e et deux autres formées par le 3e bataillon, pénètrent dans l'aérodrome sous les ordres de M. le commandant Etienne. Ils prennent de suite leur poste autour de la vaste piste, dont on coupe l'herbe trop haute, avec une faucheuse mécanique.

L'avenue des Villas est gardée par deux escadrons du 6e chasseurs à cheval, commandés par M. le commandant Kotzuski, et par des gendarmes qui empêchent la foule d'enjamber les fils de fer disposés sur chaque bordure des trottoirs, pour laisser le passage libre aux porteurs de cartes.

Peu à peu, la cité endormie se réveille, les spectateurs se dirigent vers l'enceinte et les organisateurs veillent aux derniers aménagements. Les journalistes régionaux, parisiens et étrangers, les commissaires de la course, les reporters photographes font leur apparition et mettent de l'animation dans le quartier des hangars.

Vers neuf heures, les employés de banque qui donnent les tickets ont fort à faire pour servir tous ceux qui se pressent devant leurs guichets.

Le vent souffle par rafales, avec une vitesse d'au moins 12 mètres à la seconde.

M. Oudaille, commissaire spécial, délégué du Ministère de l'Intérieur, se concerte avec MM. Estienne et Kotzuski, Baert, capitaine et Desprez, lieutenant de gendarmerie, Masion, commissaire central pour les mesures à prendre, en vue du service d'ordre.

Les personnalités

M. le général Lalorre, commandant la première brigade d'infanterie, arrive sur les lieux, avec M. le capitaine Gilquin, son officier d'ordonnance.

Aux tribunes, nous remarquons M. Leroy, chef adjoint du cabinet de M. Vincent, préfet du Nord ; M. Delecroix, maire d'Hem ; MM. Motte, maire de Roubaix ; Chatteleyn, adjoint ; Mathon, président du Conseil d'administration de l'Exposition de Roubaix et de nombreuses personnalités politiques, industrielles et commerciales.

De nombreuses autos emplissent le garage et une voiture automobile emmène tout le tour de la piste, M. Tissandier, membre délégué de l'Aéro-Club de France qui jette un dernier coup d'œil sur l'installation.

On épanche de la chaux pour indiquer aux concurrents la ligne d'arrivée. Puis, sur la tribune où s'installe la musique du 43e de ligne, un gros ballon jaune sert de point de direction aux oiseaux artificiels.

Une automobile amène de Douai par la route, toute l'équipe des officiers-aviateurs qui viennent assister à l'arrivée de leurs collègues : MM. Etevé, capitaine ; Marzac, Leclerc, Coville, Clavenad, Cheutin, etc., lieutenants. Ils sont présentés au général Lalorre qui les félicite de leur courage et les encourage dans leur noble mission.

Le départ annoncé

Enfin, vers dix heures dix, un coup de téléphone. L'Administration des Postes a installé, près de l'entrée, un service de télégraphie et de téléphonie dont le fonctionnement a été parfait, à la grande satisfaction des journalistes.

Le téléphone annonce que le départ a été donné à 10 heures juste à l'aérodrome de Berchem-Bruxelles, à l'aviateur Beaumont (Blériot). On inscrit l'heure des départs sur un tableau noir :

Garros (Blériot), 10 heures 2 ; Vidart (Deperdussin), 10 heures 4 ; Védrines (Morane), 10 h. 6 ; Gibert (REP), 10 heures 8 ; Renaux (M. Farman), 10 heures 10 ; Kimmerling (Sommer), 10 heures 12 ; Duval (Caudron), 10 heures 16 ; Prévost (Deperdussin), 10 heures 26 ; Vynmalen, 10 heures 30 ; Valentine (Deperdussin), 10 heures 54.

LES VOILA

Le poste-vigie est plein d'observateurs qui scrutent les airs dans la direction de la Belgique. Vers 10 heures 55, retentit un cri rapidement transformé en une bruyante clameur : « Le voilà ! »

Dans le lointain, un monoplan apparaît minuscule, à une faible hauteur ; il grandit rapidement. Une bombe fait explosion à une assez grande hauteur pour indiquer à l'aviateur la direction du terrain d'atterrissage. Le clairon posté sur la tribune d'observation, sonne le « Garde à vous ».

Les lunettes braquées vers l'aéroplane qui se rapproche ont vite reconnu un monoplan Blériot, grâce au numéro 5 inscrit sur les ailes. On perçoit enfin le ronflement du moteur et une longue acclamation s'élève : « Vive Védrines ! » tandis que s'agitent les mouchoirs et les chapeaux.

Védrines atterrit gracieusement, dans le coin de la piste, effleurant presque les hangars et faisant courir dans le public un frisson d'émoi. L'oiseau continue sa course sur le sol et s'arrête juste sur la ligne d'arrivée. Il est 11 heures 4, il a accompli le trajet en 58 minutes 46 secondes.

M. Oudaille donne l'ordre aux gendarmes d'interdire l'accès de la piste, même aux photographes qui obéissent à contre-cœur. Une petite fille remet un superbe bouquet au premier arrivé. Celui-ci l'embrasse devant les nombreux objectifs qui saisissent son geste d'expansion. C'est, comme nous le disons plus haut, la petite fille de M. Delanoé.

« J'ai fait du cent à l'heure malgré le vent, » dit Védrines.

L'énergique Védrines a l'interview facile et aimable. A peine a-t-il pénétré sur le pesage qu'il est entouré par une foule de journalistes qui saisissent ses paroles :

— « J'étais bien sûr d'être le premier dit-il ; avant de partir, j'avais promis à Beaumont d'arriver 13 minutes avant lui. Vous verrez si je me suis trompé. J'ai rencontré en route Beaumont, Garros et Vidart », et d'un geste ironique, il semble adresser un adieu à ses confrères en retard. « Malgré le vent debout, reprend-il, qui soufflait tellement fort que je n'ai pas pu m'élever à plus de cent mètres de haut, j'ai fait près de cent kilomètres en moins d'une heure grâce à mon appareil qui n'a cependant que huit mètres carrés de surface ; avec cet outil-là, on peut faire 138 à l'heure en ligne droite avec un vent propice. Regardez-le, mais n'y touchez pas ! »

Et il demande aux soldats qui ont ramené l'aéroplane de la piste dans le hangar, de bien vouloir faire partir les nombreux curieux qui regardent... avec leurs doigts.

Garros arrive second à 17 minutes

Le monoplan de Védrines est à peine remisé qu'un nouvel appel du clairon résonne, ainsi que retentit l'explosion d'une seconde bombe. C'est encore un monoplan ; Garros est à une grande hauteur. Il passe au-dessus de l'aérodrome et de la tribune en décrivant un cercle gracieux et revient atterrir en vol plané, au milieu de la piste. Il est 11 heures 17 minutes 56 secondes. Garros a mis 1 heure 15 minutes 56 secondes pour effectuer le trajet.

Son atterrissage est plus impressionnant que celui de Védrines ; il enthousiasme le public qui lui fait une longue ovation. Garros saute à bas de son appareil et se dirige vers les hangars.

Un bouquet lui est offert par la même fillette et quatre soldats ramènent son appareil dans le hangar également envahi par la foule.

L'aviateur raconte alors que son voyage s'est bien effectué. Comme il ne lui plaisait guère de regarder sa carte, il a « fait des huit » pour se rendre compte de la direction qu'allait prendre Beaumont, puis il s'est ensuite mis à sa poursuite.

Pendant quelque temps, il vola très près de lui. Védrines vint subitement à passer sous son appareil. Il s'empressa d'abandonner Beaumont pour suivre la direction de Védrines.

La brume n'était pas très grande.

— Mais j'ai été « chahuté » à certains moments », dit-il. Et comme on lui demande si le vent était très violent, Garros réplique qu'il ne l'était pas trop, mais qu'il a cependant constaté une différence entre le vent belge et le vent français.

Inutile de dire que cette boutade provoque une hilarité générale.

Les impressions de Védrines

Son enthousiasme. L'aviateur qui a été réformé demande à être admis dans l'armée.

Après avoir pris une coupe de champagne, Védrines se rend dans le hangar où son appareil vient d'être remisé et devant lequel se presse une foule très nombreuse.

Védrines est le gavroche qui aime beaucoup à parler et très longuement il initie les profanes au sport de l'aviation.

Naturellement il vante les qualités de son appareil et le juge supérieur aux autres par son système de gauchissement.

Enfin il montre que tout aviateur possédant même un appareil très stable et très perfectionné ne doit pas commettre d'imprudence.

— C'est pour en avoir commis une, dit-il, et s'être amusé « à faire le pigeon » que Lemartin s'est tué.

Védrines, qui répond avec amabilité aux nombreuses questions qui lui sont posées, aime également à rappeler les difficultés auxquelles il se trouva fréquemment aux prises durant sa carrière d'aviateur.

— J'ai essuyé, ajoute Védrines, « deux ou trois bûches » qui m'auraient bien fait abandonner l'aviation si je n'avais pas tant aimé l'aviation ».

Il remémore notamment ce fait qu'au passage du col de Naurouze, durant la course organisée par le « Petit Journal », il glissa en quelques instants, par suite d'un formidable coup de vent, de la hauteur de neuf cents mètres à quatre cents.

— « Vous jugez de ma frayeur, déclare Védrines, quand je vis la terre « grossir » sous moi ».

En présence sans doute des acclamations dont il est l'objet si fréquemment, Védrines ne veut plus se souvenir de ces mauvais moments et pour lui l'aviation est le plus beau sport qui existe.

Son enthousiasme va jusqu'au lyrisme.

— « On peut mourir, dit-il, quand on a vécu et vu ce que j'ai vu... ».

L'aviateur donne ensuite quelques enseignements qui pourraient être utiles aux débutants.

Pour lui, un pilote ne doit conduire un aéroplane que lorsqu'il est à jeun. C'est dans cet état qu'il se trouvera le mieux sur son siège.

En ce qui le concerne, il ne mange pas lorsqu'il doit faire quelque voyage. Il prend un peu de café, un peu de rhum et c'est tout.

Védrines qui, nous le savions, était un ancien élève d'une institution de Lille, évoque alors un fait absolument inconnu. A un médecin-major qui l'interroge, l'aviateur déclare qu'il a été réformé pour palpitations de cœur. Il exprime l'espoir d'être bientôt réadmis dans l'armée et ajoute qu'il a, dans ce sens, adressé une demande au ministère de la Guerre.

Kimmerling et Beaumont arrivent

Cinq minutes se sont à peine écoulées que le monoplan de l'enseigne de vaisseau Conneau qui concourt sous le nom de Beaumont, est signalé à une très grande hauteur. Presque en même temps, on aperçoit plus bas celui de Kimmerling qui gagne de vitesse son concurrent et le dépasse à cinq cents mètres de la piste où il vient atterrir une minute avant l'officier.

Kimmerling est arrivé troisième à 11 heures 23 minutes 40 secondes et Beaumont quatrième à 11 heures 24 minutes 25 secondes.

Les mêmes acclamations saluent l'arrivée presque simultanée des deux aviateurs.

Kimmerling remercie Renaux qui fut son cicerone dans le ciel.

Kimmerling, très entouré à la descente de son appareil, comme les deux premiers aviateurs, répond vivement aux questions.

— Vous avez fait un bon voyage ?

— Toujours bon ! Un peu secoué, bien secoué même. Nous avions un vent d'une quinzaine de mètres à la seconde.

— Mais on a affiché tout à l'heure : départ par temps superbe de Berchem-Aviation...

— C'est qu'ils ne sont pas difficiles ! m'est avis qu'ils nous feront voler, par n'importe quel temps. Au reste, ce n'est pas l'étape la plus dure.

« J'ai pris mon vol à 10 heures 12, c'est-à-dire derrière Renaux qui s'était élevé à 10 heures 10. Je l'ai suivi quelque temps, puis dépassé. C'est un guide merveilleux que Renaux. Il m'a mis sur la bonne route. Je le remercierai quand il arrivera.

Le moteur de Beaumont ne fonctionne pas régulièrement.

En suivant son appareil que l'on remise dans le même hangar que celui de Garros, Beaumont explique son retard par le mauvais fonctionnement de son moteur dont six cylindres seulement ont donné.

— « J'ai vu, dit-il, mes camarades me dépasser comme ils le voulaient. »

A ce moment, Garros qui se trouve près de lui, avoue qu'il a fait de nombreux zigzags cependant pour ne pas le devancer. Et il ajoute, rieur : « J'aimais bien mieux le suivre que regarder mes cartes ! »

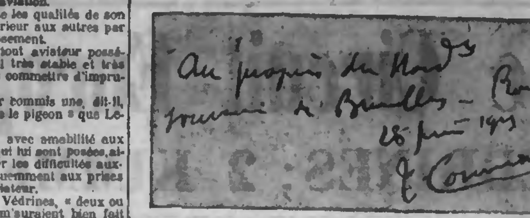
Comme les curieux encombrent le hangar, on tire les rideaux ; mais les aviateurs ne peuvent se soustraire aux amateurs d'autographes. C'est ainsi que nous obtenons pour le « Progrès du Nord », les signatures de Védrines, Beaumont, Kimmerling et autres.

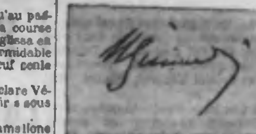
L'arrivée de Vidart

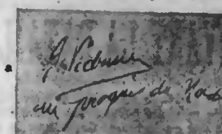
A midi une sonnerie de clairon bientôt couverte par l'explosion d'une bombe, signale une nouvelle arrivée. C'est Vidart qui franchit la ligne d'arrivée à midi 02 s.16 exactement. L'atterrissage est impeccable.

Le hardi pilote du Deperdussin saute prestement de son appareil. On le complimente. Il sourit. C'est un grand jeune homme aux yeux rieurs, à la parole aisée et courtoise.

Tout à l'heure il nous contera que, poussé par le vent, il dut atterrir en cours de route à Overmeire, en deçà de Termonde, au bord de l'Escaut. Les indigènes l'accueillirent. « Je fus parfaitement accueilli, ajoutera-t-il par les indigènes qui se mirent à ma disposition. Je ne les compris d'ailleurs pas. Ils parlaient choucroute ! »







Autographes et signatures de l'enseigne de vaisseau Conneau (Beaumont), de Védrines et de Kimmerling.

Renaux démolit un barrage. Une minute d'angoisse.

La « Marseillaise » qui a salué l'atterrissage de Vidart n'est pas encore terminée et déjà un nouvel aviateur est signalé. C'est Renaux dont le Maurice Farman tangue fortement.

L'appareil atterrit normalement. Il est midi 04' 27". Mais des clameurs s'élèvent. L'imposant biplan — il a 20 mètres d'envergure — s'élance vers les hangars. Est-il poussé par le vent ? On a peine à l'admettre puisque le moteur fonctionne et que l'hélice tourne... Les spectateurs s'enfuient de tous côtés, terrifiés. Le Farman démolit les fils de clôture, une partie de la palissade et renverse un mât surmonté d'une oriflamme. Puis il tourne sur lui-même et s'arrête à dix mètres des hangars. Nous venons de vivre une minute poignante.

L'angoisse de la foule se dissipe et les applaudissements éclatent : « On crie bravo Renaux ! » Des officiers se précipitent vers l'aviateur, le complimentant. Renaux s'incline, impassible. Pas un instant il n'a perdu son sang-froid. Son ami Senouque sort de la nacelle du biplan. Il a l'air de prendre en pitié les spectateurs qui se sont émus, pour si peu ! Par exemple, ne lui demandez pas d'explications, pas plus qu'à Renaux. Les deux inséparables sont rebelles à l'interview.

Un officier aviateur nous donne la cause de l'accident. Elle est simple : le pilote n'avait pu arrêter son moteur à temps.

Gibert perd un verre de lunette... et 20 minutes. Il nous raconte son voyage.

Huit minutes environ après l'arrivée de Renaux, le clairon sonne à nouveau. De puissantes jumelles nous permettent de distinguer, très haut et se mouvant avec la vitesse d'un bolide, un point qui grossit, prend forme. Et bientôt, sur l'écran gris du ciel se détache l'harmonieuse et rouge silhouette du Rep. Monté par Gibert, le monoplan passe à trois cents mètres au-dessus de l'aérodrome, fait un énorme détour, revient, survole la ligne d'atterrissage, se pose sur l'herbe sans secousse, doucement, lentement. Ce pendant qu'on conduit au hangar l'appareil, dont la pureté de lignes et la sobre élégance sont très admirées, nous rejoignons le pilote.

Gibert n'est pas démonstratif. Il est courtois et calme, triste un peu, presque timide. « Un banal incident, nous dit-il d'une voix chantante et lasse, m'obligea à atterrir près de Tournai. Je venais de perdre un des verres de mes lunettes et le vent m'aveuglait. Je trouvai mon verre dans l'herbe où il brillait. Quand je repartis, j'avais perdu vingt minutes. Retard fâcheux, car j'avais, au cours de route, dépassé quelques-uns de mes camarades. Mais la partie n'est pas perdue. J'ai le temps de me rattraper. J'ai confiance en mon Rep et mon Rep traversera la Manche. »

A ce moment on demande à Gibert s'il ne redoute pas la traversée du détroit. Le pilote du Rep sourit : « Quand on a traversé la ville de Roubaix, hérissée de cheminées, c'est un jeu de passer la Manche. Et si je tombe, je m'en tirerai toujours. »

Emouvant atterrissage de Valentine

Valentine, qui bien que déclassé, a tenu à couvrir l'étape Bruxelles-Roubaix, arrive à midi 27 m. 37 s. L'émouvante arrivée ! Le pilote a coupé l'allumage à 600 mètres de hauteur. Son monoplan passe en flèche au ras des pylones et des fils, bondit sur la pelouse. C'est très beau.

Et Valentine quitte son appareil. Modeste et doux il s'en va. Son voyage fut excellent. Pas de panne, pas d'accident...

Védrines fait l'éloge de Train

Encore un coup de clairon. Une bombe qui éclate. C'est Train qui arrive. Il atterrit exactement à 2 heures 29 m. 59 s. Son départ s'est trouvé retardé jusqu'à 1 heure 5 m., par suite du mauvais fonctionnement de son moteur.

On l'acclame. Védrines l'accueille la main tendue :

« Je suis heureux de te voir ».

Et comme Train, modeste, ne dit rien à la foule questionneuse, le gagnant de l'étape Bruxelles-Roubaix le présente lui-même:

— « Voici, dit-il, le plus méritant de nous tous. Il fait son affaire tout seul, sans convoyeurs. Il n'a pas le plus petit mécano. »

Là-dessus les deux bons camarades de l'air grimpent l'escalier du buffet où Train va se restaurer, entre deux bouchées, signant des cartes postales que des femmes lui glissent.

L'arrivée de Prévost

Prevost avait pris le départ à Berckem-Aviation, à 10 heures 22. Il eut, à Renaix, une panne de moteur et dut s'arrêter. Il n'est arrivé, le dernier, à Roubaix, qu'à 3 heures 5 minutes environ.

Les retardataires

Il reste à arriver trois retardataires.

On affiche aux hangars l'avis suivant :

« On téléphone de Berckem-Aviation que Wynmalen et Barra partiront vers 5 heures et demie ce soir. Duval, en panne à 12 kilomètres de Bruxelles, est attendu également. »

Duval était en panne à Heiseringen, près de Lennick-Saint-Quentin. Il avait atterri, ses tuyaux d'huile ne fonctionnant plus. L'atterrissage fut brusque et les tuyaux se rompirent. Duval fit demander à Bruxelles des pièces de rechange.

Feuilleton du 29 juin — N° 125

La Jolie Midinette

Par Pierre SALES

Une nouvelle et bien lamentable émotion venait l'assaillir alors : car il apercevait tout de suite, à l'entrée de cette Sauterelle, la silhouette délicieusement élégante et séductrice de la petite amie de son enfance, de ce premier amour qu'il avait cru jadis devoir être toute sa vie... Rosette... Mlle Rosita, sans doute !...

Elle regardait un peu impatiemment dans la direction par laquelle aurait dû arriver l'auto de M. Philippe Gaubert.

— Oh !... est-ce bien cela ?... murmurait-il douloureusement.

C'était bien cela, hélas !... Car au bout d'une minute, une femme, jolie, élégante aussi, mais très maquillée, fleurant la demi-mondaine, rejoignait Rosette par derrière et, après lui avoir amicalement tapé sur l'épaule, lui remettait la lettre de l'industriel.

[illegible] traversé le boulevard, [illegible] à l'escalier du Métro, Bernard [illegible] ces mots :

— C'est-il ennuyeux !... On devait dîner au Bois !

— Te plains pas, ma petite !... J'en ai beaucoup connu, dans ma vie : mais de ce calibre-là, jamais !... Cela lui aura été réellement impossible, va !

Rosette jeta un regard un peu ironique à sa directrice et répondit tranquillement :

— Je m'en doute, madame !...

Puis, les yeux devant elle, le visage très grave, elle ajoutait :

— Aussi, on l'aime bien !... Et puisque je me trouve seule avec vous, madame, j'en profite pour vous demander d'user de votre autorité auprès de l'auteur de la Revue..., qui ne voulait même pas entendre parler de moi quand on m'a présentée à lui..., et qui prétend beaucoup trop s'en occuper à présent...

— Je ne peux pas empêcher, ma petite, les hommes d'être aimables avec vous !

— Pourvu que cela ne dépasse pas certaines limites !... Je n'aime pas le tapage. Mais je tiens à ce qu'on me laisse tranquille. J'ai un amant, c'est vrai ; cela ne m'empêche pas d'être une honnête fille à ma façon !... Au revoir, madame — à ce soir !

Rosette se séparait, brusquement, de sa directrice, comme si elle avait redouté sa compagnie, son atmosphère de vice et de perversité... Bien petite [illegible] mais [illegible] qu'éprouvait Bernard ! Car il était monté sur le boulevard et avait tout entendu...

***

Que de complications surgissaient, soudain, dans sa vie !... Et comme le fossé se creusait entre lui et Céleste !... Il en était tout désemparé, ne sachant plus s'il allait essayer de rejoindre et de surveiller le père Simili... ou de se livrer à une observation, si hâtive qu'elle fût, de cette Ida de Montfleury... De nouveau grondait en lui cette désespérance, qui l'avait assailli dans le cabinet du préfet de police, sa révolte contre la vie... Pourquoi, décidément, n'avoir pas eu la philosophie de demeurer un isolé ? Quelle lourde chaîne était sa famille, aussitôt qu'il commençait à la connaître !

Mais voici que le père Simili, ayant traversé le boulevard, pour reprendre le Métro, se heurtait tout à coup, à la directrice de la Sauterelle !...

Ce fut comme un choc, pour tous les deux ; puis ils avaient du même temps, le même mouvement en arrière... stupeur... hostilité presque... mais vite balayée dans un même élan de tendresse... Les mains se tendaient...

— Papa !

— Ma petite Léontine !...

— Ah ! ce que ça fait du bien !...

Elle allait l'attirer contre elle, l'embrasser. Mais il lui saisissait les poignets, se redressait...

— Chut !...

Puis, mettant un doigt sur sa bouche :

— Jaspine pas davantage !... On va se retrouver tout de suite ; car il faut !... Si tu savais, ma pauvre petite !... T'as bien une heure à me donner ?

— Deux heures... trois heures... tout le temps que tu voudras, papa !

— Chut !... ne m'appelle pas ainsi !...

— Tu te caches donc !

— Quand on te dit de pas jaspiner !... Et puisque tu es toujours ma bonne petite Léontine.

— Et si contente de te retrouver, mon cher pa...

— Chut !... Je file devant... Si tu es de ce quartier, tu dois connaître le petit restaurant qu'est près de la barrière Saint-Ouen ?... Au Bon Vieux Zigue...

— Je ne le connais pas ; mais ce doit être facile à trouver ?...

— A droite... cent cinquante à deux cents mètres après la barrière... Il y a des tonnelles... Tu m'y rejoins dans une demi-heure ; j'aurai fait préparer notre petit dîner... et j'aurai à t'en dire... Ah ! ce que je vais avoir à t'en dire, ma pauvre petite !... Et puis, ce que cela va me faire plaisir de me retrouver un bon petit moment avec toi !

— Et à moi donc, papa !

— Sacrée gosse... veux-tu te taire !

Il sembla lui jeter un regard de colère, puis s'éloigna, mais en se retournant presque à chaque pas, d'un air lineud, tandis qu'Ida de Montfleury lui souriait, de toute sa tendresse, de toute sa gentillesse d'autrefois...

***

Bernard, le sage, le méthodique Bernard, le garçon qui voulait être si froid, si maître de lui et de la vie, ne savait plus où en étaient sa raison, son cœur... Il détestait, il méprisait, tout à l'heure, cette enfant perdue de leur famille... Et de l'avoir vue immédiatement si affectueuse avec leur père — car il avait toute certitude à présent — la lui faisait aimer : elle aussi avait été une victime de l'existence : n'est-ce pas le sort de tous les êtres faibles, de la plupart des femmes ?...

L'histoire de Rosette se déroulant vingt ans auparavant !...

Ces émotions l'avaient brisé à un tel point qu'il était incapable de suivre à pied le père Simili. Il valait mieux, du reste, essayer de le prévenir. Il se fit conduire en voiture jusqu'à la barrière de Saint-Ouen, d'où il gagna cette guinguette du *Bon Vieux Zigue* — où les dernières voiles allaient être soulevées pour lui. Le jardin et ses tonnelles en étaient à peu près abandonnés, quoique le temps fût encore assez doux. Bernard se fit servir de la bière, au fond du jardin, paya immédiatement, pour qu'on ne s'occupât plus de lui. Et il attendit, toujours très douloureusement, mais aussi, très doucement ému.

Bientôt, le père Simili apparaissait, bravache, la moustache relevée, l'air conquérant, ayant presque retrouvé de la jeunesse. Il choisissait une tonnelle, après s'être assuré qu'il n'y avait personne aux alentours. Et il annonçait au garçon qu'il attendait une dame...

— Et une jolie, tu sais, mon vieux !... Aussi, faisait-il avec la plus naïve fierté, tu t'arrangeras pour qu'on ne nous dérange pas... que personne ne vienne toucher dans nos entournures... et tu sauras ce que c'est qu'un pourboire !

Plein d'entrain, il aida le garçon à mettre le couvert... Et il voulait du vin cacheté, et du mousseux... tout ce qu'il y avait de meilleur dans la cambuse... Il lui fallait même un vase, pour un bouquet qu'il avait acheté en passant.

Quand Ida de Montfleury le rejoignit, elle eut une véritable explosion de joie :

— Oh !... papa !... Toujours le même ! Toujours à gâter sa petite Léontine !...

Personne ne les regardait ni ne les écoutait — du moins le croyaient-ils. Et l'élégante directrice du café-concert de la Sauterelle embrassait « comme du pain tendre », ce cher vieux papa, dont elle était jadis, la poupée adorée. Elle n'était une malheureuse qu'en dehors de la famille : aussitôt le lien familial renoué, elle redevenait bonté et dévouement.

Un instant, Bernard fut pris du désir de se dresser entre eux, de proclamer leur parenté, leur union, de reconstituer bien officiellement leur groupe naturel. Mais il avait des engagements antérieurs, des devoirs supérieurs, qu'il fallait satisfaire avant tout. Et très prudemment, il se glissait de tonnelle en tonnelle, jusqu'à ce qu'il fût arrivé auprès d'eux et pût surprendre leur entretien.

Sans doute, Léontine avait-elle dû évoquer les événements des dernières années ; car son père lui disait, en lui prenant doucement la main :

— Alors... tu en as eu des embêtements, ma pauvre gosse ?

Elle essaye de répondre en riant, quoiqu'il y eût bien des larmes dans sa gorge.

— Tu parles, mon pauvre papa !... Enfin, je crois que c'est au bout, c'te fois. Je tiens une bonne botte, une bonne pièce. J'ai dégoté une étoile qui va faire courir tout Paris... Si je n'attrape pas la fortune de ce coup-là !... Aussi, mon vieux papa, je vas pas rester longtemps à t'embêter, toi !... Au fait qu'es-tu devenu ? comment vis-tu ?...

— T'inquiète pas de moi, ma mignonne ! je suis au port, moi aussi.

Et, après un silence :

— Comment j'ai vécu depuis qu'on ne s'est plus vus nous deux ?... J'en aurais pour des soirées à te raconter cela...

— Tu es dû en passer, toi aussi, hein ?

— Cela ne nous empêchera pas d'en rire !

— Alors... tu voudras bien... qu'à un moment donné... on se remette ensemble... tous les deux ?... que je te soigne ?... que je sois-là, le matin, le soir, pour te sourire ?

(A suivre).

BAPTÊME
DELESPAUL-HAVEZ
universellement le meilleur
par sa qualité et sa fraîcheur
96, rue Nationale, Lille
903